

Farcès de la demeindze né

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 39

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193169>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Les vers sont beaux, dit un biographe d'Amiel, mais la musique est plus belle : très simple et par cela facile à retenir, elle est d'un mouvement, d'un élan, d'un brio admirables. C'est une marche qui vous emporte bon gré mal gré. Pour n'avoir pas guidé les Suisses au bord du Rhin, *Roulez, tambours* n'en devient pas moins la *Marseillaise* helvétique. »

Le poète genevois dort dans le petit cimetière de Clarens. Son *Journal intime*, trouvé après sa mort, a dirigé sur lui les regards des penseurs du monde entier et le sauve de l'oubli inexorable qui s'étend, lentement, sur les tombes des hommes même les mieux doués.

Mais Amiel n'eût-il pas laissé après lui son journal intime, ses strophes, au souffle patriotique, auraient suffi à conserver sa mémoire dans le pays qu'il aimait tant.

Et maintenant, un vœu pour terminer : Qu'un jour, nos recrues romandes reconnaissantes fondent le sou militaire (chaque recrue donnerait un sou) qui permettrait d'élever, dans les casernes des deux premières divisions, le buste du poète, avec cette simple inscription :

Il fit « Roulez, tambours ! »

H. C.

Carême perpétuel.

M. le comte Tolstoï, qui est devenu si populaire en France dans le monde des lettrés, est plus qu'un écrivain d'un talent original, c'est aussi un moraliste sévère. Naguère, il partait en campagne contre l'alcoolisme et le tabac et démontrait, après bien d'autres, l'influence néfaste de ces deux vices sur la société contemporaine.

Aujourd'hui, c'est aux gastronomes que l'écrivain russe déclare la guerre ; mais, en dépit de tout le talent et de toute la logique qu'il déploie pour démontrer à l'homme que tous ses maux ont pour origine la table, nous nous permettrons de penser qu'il trouvera bien des sceptiques et des incrédules dans notre société raffinée, où la fourchette joue un si grand rôle. Ce que prêche M. Tolstoï c'est l'abstinence, qu'il considère comme la première des vertus, et sans laquelle, d'après lui, il est impossible d'en acquérir d'autres.

L'homme, dit-il, ne vit plus que pour son ventre, et, à ce propos, il trace de ses contemporains et de leur existence ce tableau assez original mais peu flatté :

Regardez les visages et la constitution des hommes de notre société et de notre époque ; tous ces visages, avec des mentons et des joues pendants, les membres trop gras et l'abdomen proéminent, vous parlent éloquemment d'une vie pleine de débauche. Et comment pourraient-ils être autrement ? Demandez-vous quel est le mobile principal de leur

vie. Et si étrange que cela puisse nous paraître, à nous qui sommes habitués à cacher nos véritables intérêts et qui, si volontiers, employons l'artifice, le principal mobile de la majorité des hommes de notre société et de notre époque est la satisfaction de manger, la voracité... L'unique, le véritable intérêt, et des hommes et des femmes, c'est le manger, surtout après la première jeunesse. Comment manger ? Que manger ? Quand ? Où ?

Pas une solennité, pas une joie, pas une inauguration ne se passe sans banquet. Si on regardait au fond de l'âme pour savoir ce que désire la majorité des hommes, on verrait que c'est l'appétit. En quoi consiste la punition la plus cruelle de l'enfance ! Être condamné au pain et à l'eau ! Quel est le domestique le mieux rétribué ? — Le cuisinier ?

Quelle que soit l'occasion pour laquelle les hommes se réunissent, soit le baptême, le mariage, l'enterrement, la consécration d'une église, la conduite faite au voyageur, la rencontre, la présentation d'un drapeau, la fête anniversaire comme la mort ou la naissance d'un grand savant, d'un penseur, d'un moraliste, on dirait que les intérêts les plus élevés leur tiennent au cœur, alors que tout, au contraire, n'est qu'un prétexte : tout le monde sait qu'on mangera bien, qu'on boira et que c'est cela qui les réunit.

Au fond, M. Tolstoï a raison, mais combien il serait facile à un moraliste d'une autre école d'écrire la contre-partie de sa thèse, et de démontrer que la table est peut-être ce qu'il y a de mieux et de plus indispensable dans notre société. N'est-ce pas elle qui resserre les liens de famille que tant d'autres institutions modernes ont contribué à relâcher ? N'est-ce pas elle qui rapproche bien souvent les hommes que leurs opinions ou leur genre de vie sépare le plus profondément ? N'est-ce pas à table que se traitent le plus aisément les affaires les plus délicates ? Au milieu de l'agitation incessante et des préoccupations multiples de la vie quotidienne, où trouverions-nous un peu de repos, où pourrions-nous détendre notre esprit et nos nerfs, si nous n'étions obligés, chaque jour, de passer à table une heure ou deux ?

N'est-ce pas également, les pieds sous la table et la fourchette en main, que nous sommes susceptibles de nous dérider, de retrouver quelques lambeaux de cette vieille gaieté française dont nos pères avaient le secret, peut-être parce qu'ils consacraient à la table beaucoup plus de temps que nous ? Se figure-t-on une réunion de famille, une fête quelconque, dans laquelle les personnes présentes s'assieraient à peine quelques minutes autour d'une table chargée de quelque plat d'herbes, de laitage ou de fruits ? Il faudrait être doué de beaucoup de philosophie ou de beaucoup d'esprit, pour ne perdre ni celui-ci ni celle-là en présence de ce frugal repas. N'oublions pas, en effet, que M. Tolstoï est végétarien, c'est-à-dire un ennemi du bifteck

et de toutes les viandes en général qui nous inoculent, d'après lui, tous les défauts, tous les vices et nous rendent semblables aux animaux.

Nous ne discuterons pas la valeur de l'alimentation empruntée au règne végétal, au point de vue de la morale ; cependant il est permis de penser que le rosbif, pour lequel la race anglo-saxonne a une prédilection si marquée, a joué un rôle considérable dans l'histoire de cette race et que c'est peut-être à lui qu'elle doit en partie la conquête de cet immense domaine sur lequel flotte le pavillon britannique.

Enfin, on peut se demander quelles seraient les conséquences économiques du régime d'abstinence prêché par M. Tolstoï, et si les pertes immenses que causeraient au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, à la marine, l'application du végétarisme, trouveraient une compensation suffisante dans l'adoucissement des mœurs et dans la pratique des vertus les plus austères. Tant que M. Tolstoï n'aura pas fait cette démonstration, nous continuerons à penser que le régime de la poule au pot est préférable au carême perpétuel dont il s'est fait le prédicateur convaincu.

(Petit Marseillais.)

ADV.

Farcès dè la demeindze né.

Dein lo teimps (lâi a dè cein 'na cinquantanna d'ans), lè valets dè per tsi no aviont la nortse po fèrè dâi farcès la demeindze né. Lè z'autro dzo dè la sannanna, lâi peinsàvont pas, kâ quand on a età tot lo dzo avoué on èse à la man, on sè tràovè on bocon mafi et on est conteint, devâi lo né, d'allâ à la paille. Mâ la demeindze, quand on a fé ào rentier tota la véprâo, on n'est rein pressâ d'allâ droumi quand lo sèlâo est mussi. Assebin, dein cé teimps que vo dio, quand lè valets aviont gouvernâ et fé la patoura, l'allâvont ti dè beinda teni compagni âi grachâosès dâo veladzo que sè rappertsivont assebin, et tota cllia jeunesse sè mettâi à tsantâ clliao ballès tsansons dâi z'autro iadzo, à contâ dâi bambioulès ào bin à djuî à pigeonvôle, et quand s'èin vegnâi contrè lè n'hâorès, clliao feliettès allâvont sè requirè, tandi que lè valets allâvont bairè quartetta, ào bin sè compliotâvont po allâ fèrè onna petita farça pè lo veladzo.

Clliao farcès fasont pe rirè què pliorâ ; mâ tot parâi clliao valets aviont 'na poaire dè la metsance dè sè laissi accrotsi. L'est dinsè que s'amusaivont à demontâ on tsai, po l'aguelhi su on ceresi, ào bin à preindrè dâi brequès dé verro, et allâ tapâ à onna fenêtra ein laisseint corrè lo verro que s'épeliâvè su lo pavâ, et lè dzeins, épouâiri, châotâvont frou dâo lhi ein pantet po veni

rouâti lo dégat, tandi que lè valets, catsi derrâi on moué dè dzevallès, sè teignont lè coûtès. Ao bin, on autro iadzo, s'amusâvont à sailli totès lè tchivres dâo veladzo et à lè tsandzi d'éboitons, et lo leindéman matin, lè fennès ne saviont pas què sè derè dè trovâ dâi z'autrès cabrès, benhirâosès onco, se le ne trovâvont pas on bocan à la pliace dè dâo tchevretta, et cein amusâvé gaillâ lè farceu dè vairè traci lo delon matin clliâo bêtes que retsandzivont d'étrablio.

Onna demeindze né, l'aviont décidâ d'allâ preindrè lo tsai à n'on vilhio qu'on lâi desâi François Luvi, po lo menâ catsi. Ora ne sé pas se lo vilhio a sul'afèrè; mâ adé est-te que quand sont arrevâ, François Luvi a trovâ moïan dè sailli que dévânt sein ètrè vu et s'est mécliâ à stâo valets, que ne l'ont pas recognu vu que fasâi né, et lo vilhio va tot bounameint sè chetâ su la quia dâo tsai, tandi que lè z'autro eimpougnont la limonière, lè ruès, oâ bin que sè mettont derrâi, po bussâ.

— Yô vollieint-no lo menâ ? se fe tot balameint cé qu'étâi âo bet dâi limonières

— Ein Mottérex, se repond on autro, assebin tot balameint, po ne pas que lo vilhio ouïe oquié.

— Ein Mottérex ! se sè met à boeilâ François Luvi.

Adon, l'arâi faillu cein vairè : Quand lè gaillâ ont recognu la voix, prrrrou ! l'ont pliantâ lo tsai quie et sè sont ein-savâ coumeint se lo diablo étâi à lâo trossès, et cein a fé onna brechon coumeint quand on tsampè onna pierra lein on adze qu'est plienna dè moineaux.

Et l'est dinsè que François Luvi a qu'esquivâ la farça que lâi volliavont èrè.

Querelles de ménage et diabète.

Il est bon de lire quelquefois les comptes rendus de l'Académie de médecine; ce n'est pas toujours amusant, mais c'est généralement instructif. C'est ainsi que cette docte assemblée à entendu une communication fort intéressante de M. Germain Sée.

Il s'agissait du diabète. Le sujet, j'en conviens, n'a rien de particulièrement alléchant. Le diabète est une vilaine maladie, et, bien que dans la terminologie médicale il porte habituellement le nom de diabète sucré, il rend la vie singulièrement amère à ceux qui en sont malheureusement frappés.

La chose cependant intéresse plus de monde qu'on ne pourrait le croire. A ce point de vue spécial, un des maîtres de la science a classé les hommes en deux grandes catégories: d'une part les diabétiques proprement dits, ceux dont le compte est bon et le mal nettement accusé; de l'autre, les « candidats au diabète », ceux qui sont sur la pente et

dont le débile organisme est sous le coup d'une perpétuelle menace.

Car il n'y a pas à sortir de là: ou nous sommes diabétiques, ou nous sommes candidats. Et cette candidature, nous ne l'avons pas posée; elle est née spontanément; ce sont les circonstances et les événements qui l'ont faite.

Parmi les causes qui, d'après l'éminent pathologiste, déterminent cette douloureuse affection, il faudrait classer au premier rang les ennuis et les tracasseries domestiques. Il n'y a rien de tel, paraît-il, que les querelles de ménage et les dissensions intestines pour entraîner les hommes sur la pente fatale du diabète. De candidats qu'ils étaient, ils passent, en un rien de temps, à l'état d'élus. On peut mettre en fait, affirme M. Germain Sée, que les trois quarts des diabétiques ont des femmes tracassières.

Ce n'est donc pas à la légère, comme on le voit, que les législateurs ont admis l'incompatibilité d'humeur comme une des causes les mieux fondées de la séparation de corps et du divorce. Car elle ne rend pas seulement la vie insupportable aux deux époux; elle ne se borne pas à leur faire passer des jours moroses et des nuits dénuées d'agrément. Elle les précipite dans la maladie, fait d'eux des incurables — et les conduit proprement à la mort sans qu'ils s'en aperçoivent.

La chose est donc sérieuse, et les femmes nerveuses qui souvent sans malice, mais la plupart du temps par fantaisie, par pur esprit de contradiction, se complaisent à faire monter leurs maris à l'échelle, doivent donc se rendre compte que ce jeu est dangereux et qu'un jour ou l'autre ils finiront par s'y casser les reins.

Quand on est jeune, cela passe encore. On a le sang chaud, la main prompte; lorsque vient à se produire une de ces discussions exaspérantes, on a cette ressource d'échanger des mots vifs et si les mots ne suffisent pas, de se détendre les nerfs par une riposte plus énergique; c'est un dérivatif excellent. D'autant plus que ces voies de fait conjugales sont presque toujours suivies de petites scènes de réconciliation dont les époux batailleurs connaissent parfaitement le prix.

Mais à mesure qu'on vieillit les querelles, tout en revêtant un caractère moins violent, deviennent plus acerbes. Les esprits se sont aigris, la bonne humeur s'en est allée. Au lieu de s'invectiver, on se boude. On se détecte cordialement; et si l'on n'ose plus se battre, si l'on ne se jette plus les assiettes et les chandeliers à la tête, on ignore par contre la joie des réconciliations et la douceur du pardon.

Et c'est alors que la bile s'accumule et vous tourne sur le foie. Bientôt, toute cette amertume se change en sucre; le mari quadragénaire se métamorphose en une petite raffinerie qui fonctionne sans relâche et s'épuise rapidement. Toute sa substantifique moëlle se tarit et s'en va. C'est le diabète, avec ses fâcheuses conséquences et son lent dépérissement.

Voilà où mènent infailliblement, vers la cinquantaine, les querelles ridicules et les bouderies sans raison. C'est le docteur Germain Sée qui l'affirme et il doit en savoir quelque chose.

(Le Voltaire.)

L. SERIZIER.

Les demoiselles de magasin de Paris ont tenu l'autre jour une réunion plénière dans le but de se former en syndicat et de faire d'actives démarches pour obtenir des modifications dans les conditions de travail qui leur sont imposées par les patrons.

« Parmi les plaintes qu'elles ont fait entendre, dit M. Sarcey, dans le *Gaulois*, il en est une qui a vivement ému le public. Il est défendu à ces jeunes filles de s'asseoir jamais, même alors qu'elles n'ont pas de client à servir. Elles n'ont à leur disposition ni tabouret ni strapontin. Il ne leur est pas même permis de s'accoter contre le mur ou contre un meuble. Il faut qu'elles restent debout toute la journée, et cette journée est de dix heures au moins. On assure même qu'elle est parfois de douze et de quinze heures. Il va sans dire qu'il faut en défalquer l'heure du repas. Mais ne fussent-elles obligées de demeurer que huit heures par jour droites sur leurs jambes, ne serait-ce pas le plus douloureux des supplices ?

» Un homme n'y résisterait pas. Il vous est sans doute arrivé quelquefois au théâtre, n'ayant pas trouvé de place, d'écouter la pièce debout, dans un couloir. Vous aviez pourtant la faculté de vous adosser à la cloison ou de vous accouder sur un rebord de loge; est-ce qu'au bout d'une heure vous n'étiez pas horriblement fatigué? La langue populaire a un mot très énergique pour marquer cette espèce de lassitude particulière: elle dit que les jambes rentrent dans le corps.

» On marche encore, sans trop en souffrir, trois ou quatre heures de suite. L'exercice qui fouette le sang, ranime le courage. Mais se tenir debout, immobile, derrière un comptoir, en parade, sans répit ni repos, et cela durant des heures et des heures, on frissonne rien que d'y penser.

» C'est une mesure parfaitement barbare et dont il est impossible de voir, de soupçonner même l'utilité. Il faut bien que les directeurs des grands magasins